

## Table ronde : les musées comme lieux de recherche

Frédéric Keck, André Delpuech, Denis Chevallier, Anne-Solène Rolland et  
Guillaume Lecointre

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/763>

ISSN : 2105-2735

### Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

### Référence électronique

Frédéric Keck, André Delpuech, Denis Chevallier, Anne-Solène Rolland et Guillaume Lecointre, « Table ronde : les musées comme lieux de recherche », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 8 | 2017, mis en ligne le 12 juin 2017, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/763>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Table ronde : les musées comme lieux de recherche

Frédéric Keck, André Delpuech, Denis Chevallier, Anne-Solène Rolland et Guillaume Lecointre

---

Frédéric Keck, André Delpuech, Denis Chevallier, Anne-Solène Rolland et Guillaume Lecointre



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Zannettacci

**M. Frédéric KECK**

- 1 André, peux-tu nous dire rapidement quelles activités de recherche sont menées au département du Patrimoine et en particulier dans l'unité Amérique ?

**M. André DELPUECH**

- 2 Les collections provenant des Amériques conservées au musée du quai Branly représentent plus de 105 000 objets à la fois archéologiques et ethnographiques, mais aussi d'art populaire et colonial. Avec mes collègues Paz Núñez-Regueiro et Fabienne de Pierrebourg, nous avons la grande chance de gérer et de pouvoir étudier cet ensemble. Celui-ci est issu d'une très longue histoire muséale qui débute dès la Renaissance avec les cabinets de curiosités des rois de France et s'inscrit alors dans le Premier Empire colonial français, celui des Amériques, qui va des tentatives de colonisation du Brésil et de la Floride, en passant par la Nouvelle France, la Louisiane en Amérique du Nord, la Guyane ou encore les Antilles dans la Caraïbe.
- 3 Ces larges collections ont ainsi connu des itinéraires complexes depuis le temps de ces premiers missionnaires et militaires de l'ancien Régime en passant par les explorateurs du XIX<sup>e</sup> siècle, tels Jules Crevaux ou Alphonse Pinart, sans oublier bien sûr les anthropologues du XX<sup>e</sup> siècle. Pour n'en citer qu'un dans ce théâtre qui porte son nom : Claude Lévi-Strauss.
- 4 La phase de recherche première et incontournable pour de telles collections anciennes est donc bien de restituer leur itinéraire historique et de remonter ou au moins d'essayer de remonter à leurs origines, aux lieux et aux sociétés dont elles sont issues. C'est ainsi, pour donner juste quelques exemples, que des recherches d'archives très poussées, en particulier en partenariat avec l'université de Reims, nous ont permis d'isoler un corpus de plus de 800 objets provenant des deux Amériques et entrés en France avant la Révolution française. Mais cela vaut pour toutes les collections des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Nous pourrions ainsi citer le travail mené par Paz Núñez-Regueiro sur les missions françaises en Amérique du Sud à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, ou bien les travaux actuels de Fabienne de Pierrebourg sur nos collections du sud-ouest des États-Unis à chaque fois menés en partenariat avec les universités des pays concernés. Citons ici parmi les plus anciennes pièces identifiées une fameuse cape et une massue de tupinamba datées des années 1550, comme l'atteste le croisement des données archivistiques et nos récentes investigations scientifiques (datations 14C, analyses de matériaux, etc.)
- 5 Parallèlement, se met en place une politique scientifique cohérente et novatrice en lançant un programme de recherche autour des objets eux-mêmes : études descriptives, identification des techniques, des matériaux, typologie des objets, usages, conceptualisation. Ces études classiques sur la culture matérielle dont le musée d'ethnographie du Trocadéro de Paul Rivet et Georges-Henri Rivière dans les années 1930, puis le musée de l'Homme ont largement ouvert la voie, peuvent aujourd'hui être complétées et enrichies par tout l'arsenal technologique contemporain à notre disposition.
- 6 Aussi, en étroite relation avec le pôle conservation-restauration du musée, sous la houlette d'Éléonore Kissel et de Christophe Moulherat, avec la collaboration d'un certain nombre de chercheurs de toutes disciplines aussi bien en France qu'à l'étranger, nous avons lancé un vaste chantier d'études scientifiques sur des collections. Illustrons quelques-uns de ces projets de recherche menés sous la conduite de l'UP Amériques pour bien montrer comment ces collections muséales, parfois anciennes et peu contextualisées, qui ont parfois pu être considérées comme avoir une seule valeur patrimoniale un peu désuète, sont une source incontournable pour de nouvelles découvertes, de nouvelles révélations sur les cultures matérielles des sociétés amérindiennes dans notre cas, et au travers de l'objet de ces études, considérées

comme des documents et des témoins, pour participer pleinement de la recherche anthropologique moderne à leur juste place. Voici quelques études faites sur la cape tupinamba avec des datations au carbone et des déterminations de bois qui nous permettent d'affirmer qu'il s'agit bien d'une massue des années 1550 qui vient de la région de Rio de Janeiro. Nous avons de nombreux exemples de ce type. Prenons celui de l'étude des jades de Méso-Amérique, d'Amérique centrale et de la Caraïbe menée en particulier par Fabienne de Pierrebourg. On se rend compte, à travers une étude que nous faisons avec l'université d'Amsterdam, que les jades observés macroscopiquement n'ont aucune valeur en termes d'identification de source et que l'on peut se tromper complètement. Un certain nombre d'analyses, notamment à partir des isotopes de strontium dans le jade, sont en cours avec des partenaires mexicains, guatémaltèques et hollandais qui nous permettent de tracer véritablement les origines des matières premières et par conséquent les échanges commerciaux. Nous pouvons également citer le travail mené par Paz Núñez-Regueiro avec différents partenaires en Amérique du Sud et avec l'UMR archéologie des Amériques sur la métallurgie précolombienne depuis l'or de Colombie et du Pérou en passant par l'argent de Patagonie. Là aussi, techniques de pointe et coopération font avancer ce travail. Ce travail est comme une forme d'hommage à Paul Rivet qui a consacré de larges études sur l'orfèvrerie précolombienne.

- 7 Les scans et l'imagerie de pointe nous apportent également de nouvelles informations, en particulier par ces méthodes non intrusives. Un peu à la manière d'une fouille virtuelle de ce fardeau funéraire péruvien passé au scan dans un hôpital dans le cadre d'un partenariat, nous pouvons non seulement avoir l'image en 3D de l'enfant reposant dans ce fardeau, mais nous pouvons aussi avoir des impressions 3D des matériaux qui sont dedans. Par exemple, un anthropologue étudie le crâne du fardeau funéraire imprimé en 3D en matière artificielle avec une résolution tellement bonne que l'on peut déterminer un tas de choses sur l'anatomie de cet enfant.
- 8 Ces études, recherches et analyses ne peuvent bien entendu être menées que dans un cadre d'équipe pluridisciplinaire associant des chercheurs de différents horizons et compétences. Fini le temps du conservateur et de l'anthropologue isolés, compétents dans tous les domaines. Pour ce faire, nous poursuivons une politique systématique de projets scientifiques associant de nombreux partenaires en Europe, mais aussi de l'autre côté de l'Atlantique. Je prendrai juste comme exemple le projet auquel je participe : Nexus 1492, *New World Encounters in a Globalising World*. Il fait actuellement l'objet d'un partenariat entre le musée du quai Branly et l'université de Leiden. Il porte sur l'espace caribéen. Ce grand projet dirigé par Corine Hoffman, doyenne de la faculté d'archéologie de Leiden avec d'autres universités européennes, caribéennes et d'autres musées, bénéficie d'une bourse soutenue par l'European Research Council qui se monte à 15 millions d'euros et qui porte sur cinq ans de travail. Nous sommes partenaires de ce projet dans différents domaines. Illustrons ce type de recherche où la rencontre des différents chercheurs peut être tellement fructueuse. Provenant de République dominicaine, au nord de cette île, se trouvaient dans une grotte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des pièces taïnos participant au rituel de la cohoba publié par l'archéologue américain Fewkes en 1907. Ces pièces avaient disparu. Par un long travail d'inventaire, nous avons pu toutes les retrouver. Certaines ont été acquises par le musée du quai Branly. D'autres ne sont pas encore dans le musée. Peut-être le seront-elles un jour. Mais surtout par des recherches en particulier à Washington sur les archives de Fewkes, nous avons pu localiser à nouveau la grotte dont elles proviennent

et dès l'été prochain, avec l'équipe universitaire de Leiden, nous allons entreprendre des fouilles archéologiques dans cette cavité qui, je l'espère, nous permettront d'en savoir plus. Dans le même temps, sur ces matériaux, nous allons lancer toute une série d'analyses qui vont nous permettre de les faire parler.

- 9 Claude Lévi-Strauss, dans ses entretiens avec Didier Éribon publiés en 1988, parlant des collections ethnographiques destinées à figurer dans les musées voyait, je cite : « *Ces objets comme de la pensée en quelque sorte solidifiée. Ce que nous allons chercher à des milliers de kilomètres ou tout près, ce sont des moyens supplémentaires de comprendre comment fonctionne l'esprit humain* ». Il y a sans doute lieu de retenir cette belle expression de « pensée solidifiée » pour nous inciter tous, aussi bien conservateurs, anthropologues ou archéologues qui ont eu tendance à s'éloigner, durant les dernières décennies, de ces collections restées souvent abandonnées dans leur vitrine ou leur réserve, et à revisiter ces productions matérielles pour en extraire l'énorme quantité d'informations qu'elles contiennent, et ce, dans tous les domaines. Permettez-moi ici de faire une remarque à propos d'un aspect évoqué régulièrement dans les différents débats depuis ce matin où j'entends qu'il y aurait comme deux mondes séparés, d'un côté les conservateurs et de l'autre côté des chercheurs, comme deux univers parallèles. Je m'inscris délibérément contre cette assertion et cette frontière. En tant que conservateur, je me considère de par ma formation, de par mon premier métier d'archéologue que j'ai exercé pendant 25 ans et de par mon métier de tous les jours, dans un musée comme celui du quai Branly, comme un scientifique à part entière. Je voudrais rappeler le texte réglementaire qui établit le statut des conservateurs : « Les conservateurs exercent des responsabilités scientifiques et techniques visant à étudier, classer, conserver, entretenir, enrichir, mettre en valeur et faire connaître le patrimoine ». Nous entendons bien au sein de l'équipe Amérique que je dirige, jouer pleinement ce rôle en partenariat avec nos collègues qui travaillent dans d'autres institutions scientifiques.
- 10 Permettez-moi aussi de faire une autre citation qui va dans ce sens, celle de Serge Bahuchet qui publiait en 2002 dans *Le musée cannibale* : « Tous ces objets sont faits de matières que l'homme recherche et transforme. Ils sont faits de gestes précis et efficaces. Ils sont faits des connaissances qui guident ces gestes, de savoirs et de savoir-faire. Ils sont faits d'esprit ». Donc, il nous appartient d'étudier et d'exprimer cette pensée solidifiée.
- 11 Le dernier projet est pour montrer que l'on peut réaliser ces ambitions-là de réunir tous les partenaires. Je voudrais le montrer au travers d'un projet qui relie plusieurs chercheurs aussi bien du Laboratoire d'ethnologie et de Sociologie comparative au musée du quai Branly, que des partenaires en Guyane. C'est le projet labex qui s'appelle *Savoirs autochtones Wayana et Apalaï de Guyane*. Ce projet fait appel à toutes les batteries nouvelles d'études des matériaux wayana que nous avons dans nos collections, mais surtout il associe étroitement les communautés amérindiennes de Guyane, en l'occurrence wayana, qui sont actuellement au musée du quai Branly pour un mois et qui étudient ce matériel en partenariat avec les linguistes et les anthropologues. Étude des objets dans le cas présent, mais avec une attention particulière notamment aux rituels du Maraké, mais aussi analyse du patrimoine immatériel au travers du décryptage des archives sonores et audiovisuelles conservées autour de ce moment clé de la vie communautaire, et bien entendu savoir-faire local et tradition orale des Wayanas eux-mêmes en résonance.

**M. Denis CHEVALLIER**

- 12 J'ai entendu ce qu'ont dit Maurice Godelier et Anne-Christine Taylor. Je suis tout à fait d'accord avec eux avec les conclusions qu'ils tirent de leur expérience respective dans un musée.
- 13 Permettez-moi, mon cher Frédéric, de vous remercier de m'accueillir, ici au quai Branly, d'accueillir un cousin de province. Nous avons des grands-parents communs, Paul Rivet et George-Henri Rivière qui étaient chercheurs et muséologues. La recherche à travers cet héritage fait bien partie de nos ADN.
- 14 Qu'avons-nous fait de cet héritage ? Comment d'une certaine manière l'avons-nous réinjecté dans nos musées ?
- 15 Nous sommes cousins. Comme ethnologues, nous savons ce qu'est la parenté. La parenté c'est l'entraide. Le service dont j'ai la charge au MUCEM doit beaucoup à mes cousins du musée du quai Branly et tout particulièrement ma « cousine », Anne-Christine Taylor, qui m'a ouvert les portes de son bureau au début des années 2010 lorsque nous préparions notre projet scientifique et culturel.
- 16 Le MUCEM a donc beaucoup pris au musée du quai Branly, à l'organisation de son département de recherche. Il a aussi hérité cet ADN de son papa, le musée national des arts et traditions populaires, en s'efforçant de réinventer sur de nouvelles bases le concept du musée laboratoire. Certes, il ne s'agit plus d'un musée associé à un laboratoire du CNRS comme ce fut le cas du MNATP jusqu'en 2005. Nous avons tous vu les difficultés que cela posait et qu'une juxtaposition d'un laboratoire de recherche et d'un musée ne suffisait pas à faire prendre la mayonnaise, qu'il fallait autre chose.
- 17 Il s'agit pour nous de perpétuer avec de nouveaux moyens une tradition du musée de l'Homme poursuivie au sein du MNATP : la recherche de terrain, ce que nous appelons l'enquête-collecte et qui permet de faire entrer au musée pour y être conservée et parfois exposée une documentation de première main
- 18 Cette recherche ne se fait pas seule. Elle est dans la continuité de ce qui s'est fait depuis la création du musée national des arts et traditions populaires dès sa création à la fin des années 30 : aller sur le terrain pour prendre le maximum d'informations auprès d'informateurs. Sur une image on peut voir Yann-Philippe Tastevin qui est aujourd'hui chercheur au CNRS, qui a été post-doctorant dans notre musée. Il est là en train de marchander un tricycle au Caire qui fait aujourd'hui partie de nos collections. Cela pour rappeler qu'il y a des chercheurs associés dans notre établissement qui sont en général docteurs et qui participent activement à la recherche. Ils restent un an, deux ans. Nous en avons actuellement trois qui participent, ainsi qu'un certain nombre de stagiaires, souvent des doctorants venant de différents pays de la Méditerranée ou d'Europe.
- 19 Il s'agit là d'un premier motif de fierté : poursuivre ces formes de contact avec le terrain, enrichir le musée de documents de première main et l'équipe scientifique de sang nouveau.
- 20 L'autre motif de fierté, c'est de faire du musée un lieu de rencontres et de débats entre chercheurs et avec le public. En trois ans, ce sont plus de 200 manifestations, des séminaires, des conférences, des tables rondes, des festivals qui ont été organisés et continuent à l'être avec cette possibilité qui est donnée au grand public, dans certains cas, de rencontrer des chercheurs, mais aussi aux chercheurs du pourtour méditerranéen et européen de se retrouver à ces occasions, comme c'est le cas pour les colloques que vous organisez.

- 21 Le MUCEM est aussi un lieu de diffusion et traduction des résultats de la recherche. Nous ouvrons chaque année six expositions temporaires et nous essayons de faire en sorte qu'au moins une de ces expositions soit issue directement de travaux de recherche et d'un travail d'enquête, ce qui nécessite d'établir une programmation très en amont. Il faut s'y prendre trois à quatre ans en avance pour pouvoir organiser des séminaires, un conseil scientifique, puis envoyer des chercheurs liés contractuellement au musée sur le terrain, qui vont y passer des temps relativement réduits par rapport au temps qu'un ethnologue peut passer sur son terrain, mais qui peut aller jusqu'à un mois ou un mois et demi dans certains cas pour rapporter des éléments, une documentation qui va ensuite pouvoir être scénographiée dans l'exposition. C'est un point qui me paraît intéressant et important. C'est difficile, mais nous arrivons actuellement à tenir ce challenge.
- 22 Autre motif de fierté : la mise en place en partenariat avec L'Institut National du Patrimoine, de l'institut méditerranéen des métiers du patrimoine (I2MP). Cette antenne du musée a permis d'organiser depuis sa création fin 2013 une vingtaine de formations pour les spécialistes ou futurs spécialistes du patrimoine en Méditerranée. Une occasion unique de rencontrer les collègues des autres pays de la Méditerranée et de construire des partenariats.
- 23 Fiers donc de ce bilan de trois ans d'exercice de la recherche et sa diffusion. Mais conscients que beaucoup reste à faire. Beaucoup à faire pour inventer les thèmes et les méthodes de travail pour accompagner un musée pluridisciplinaire, pour développer de nouvelles expériences de connaissance et de traduction du monde d'aujourd'hui, pour innover en mettant en place de nouvelles formes de rencontres entre art contemporain et sciences humaines, pour inventer de nouvelles pratiques et formes d'écriture. Mais rien n'est gagné, loin de là.
- 24 La recherche au MUCEM, comme dans d'autres musées d'ethnographie, n'est pas seulement le parent pauvre (environ un pour cent du budget de fonctionnement). Ce n'est pas seulement une mission mal comprise des services " non scientifiques", ce qui est compréhensible. Ce qui l'est moins, c'est que dans leur grande majorité les conservateurs de notre musée ne comprennent pas l'utilité de la recherche ou du moins ne mesurent pas l'importance de ses enjeux.
- 25 Question de formatage lié au concours de recrutement et de formation des conservateurs propre au système français. Question de priorités aussi pour des équipes assignées à cent pour cent aux tâches de gestion des collections et parfois d'expositions.
- 26 Je reste pour ma part convaincu que la vitalité de nos musées, qu'on les appelle d'ethnologie, de cultures du monde, de civilisation ou de société, tient à leur capacité non seulement à capter et traduire une recherche qui se fait ailleurs mais aussi à produire un savoir sur les sociétés d'aujourd'hui avec ses méthodes et ses centres d'intérêt propres.
- 27 Beaucoup reste donc à faire pour construire collectivement l'immense programme de recherche qui permettra au MUCEM de consolider son objet scientifique et culturel.
- 28 Beaucoup reste à faire aussi pour convaincre de l'importance de la tâche.
- 29 Les réalisations de nos collègues, chercheurs ou conservateurs, sont des encouragements formidables pour nous mobiliser. Il faut continuer à les capitaliser, à les discuter.

- 30 Nous mesurerons ainsi la chance inouïe que nous avons de pouvoir confronter grâce au musée deux sources de connaissance : celles fournies par des collections documentées et celles de nos enquêtes sur le terrain.

**Mme Anne-Solène ROLLAND**

- 31 Je remercie Frédéric Keck de m'avoir proposé de participer à cette table ronde. C'est un peu particulier pour moi, puisque j'ai travaillé ici il y a quelques années et ça me fait un peu bizarre de revenir parler du Louvre aujourd'hui.
- 32 Je ne voudrais pas que cette table ronde tourne à un débat sur le métier de conservateur. Il se trouve que je suis aussi conservatrice du patrimoine et que je représente par ailleurs une institution qui rejoindra plutôt ce qu'a dit André Delpuech. Je remercie Anne-Christine Taylor d'avoir parlé du modèle franco-français du musée. Je représente une institution qui est un petit peu plus ancienne que le musée du quai Branly !
- 33 Anne-Christine a rappelé, pour vous donner la mesure de ce que peut être la recherche au musée du Louvre, que le modèle français du musée est parfois basé sur la différence entre les chercheurs et les conservateurs. Une question a été posée précédemment sur la double tutelle du musée du quai Branly. Le musée du Louvre, contrairement au quai Branly et contrairement à l'histoire de ce que Denis vient de rappeler sur le MUCEM, est un musée qui est à 100 % un musée du ministère de la Culture et n'a jamais eu de lien structurel et n'en a toujours pas aujourd'hui institutionnellement avec le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Si je précise cela au départ, c'est parce que le Conseil scientifique du musée du Louvre, qui existe, n'est pas statutaire. Le musée du Louvre a une mission de recherche qui est inscrite dans son décret comme une contribution à la recherche sur l'histoire de l'art et la muséographie, mais pourrait très bien ne pas en faire. C'est évidemment une provocation, mais vu de l'extérieur, le musée du Louvre pourrait très bien ne pas du tout être une institution qui fait de la recherche. Dans ce musée, vous êtes bien placés pour savoir à quel point cela peut être un enjeu stratégique pour un musée comme le Louvre d'avoir assez souvent à rappeler qu'il fait bien de la recherche, que la mission du musée en général et en particulier du Louvre est bien aussi une mission de production de la recherche. Notre stratégie de recherche repose aussi beaucoup sur le rappel, en particulier au CNRS, aux institutions de recherche et aux universités que nos 60 conservateurs sont aussi des chercheurs. Tous ces scientifiques présents dans 8 départements patrimoniaux plus le musée Delacroix produisent beaucoup de recherche, parce que nous avons par ailleurs la chance d'avoir un établissement où il est possible, plus qu'ailleurs, d'avoir du temps pour la recherche. Ce qui a été dit tout à l'heure sur le temps des conservateurs me semble absolument fondamental. Au Louvre, nous avons la chance d'avoir du temps et d'avoir un musée qui a la force, les collections et l'ampleur pour avoir du temps pour mener des projets de long terme. André Delpuech a présenté tout à l'heure un projet considérable qui nécessite du temps. Il s'agit effectivement d'un des aspects importants du sujet.
- 34 Pour vous décrire en quelques mots comment nous construisons une politique de recherche au musée du Louvre, c'est assez simple et assez différent de ce qui est sans doute fait ici. Premièrement, la recherche au Louvre est faite pour se distinguer et être complémentaire de ce que fait le « milieu académique » et affirmer une identité propre au musée en matière de recherche. La stratégie de recherche est formalisée par un plan quinquennal. Nous en sommes à notre deuxième plan quinquennal de la recherche ; son



cœur, ce sont les collections, avec la collection que l'on connaît, avec la diversité des collections du musée du Louvre. Notre principal point est de dire que la spécificité d'une recherche telle qu'on peut la faire dans un musée, c'est celle qui part des collections. C'est le privilège du lien direct avec les collections qui caractérise la recherche des conservateurs. Je ne voudrais pas que l'on me fasse dire ce que je n'ai pas dit : nous ne faisons pas cela seuls et nous avons bien évidemment de nombreux partenariats avec des Labex et d'autres structures issues des investissements d'avenir, avec des universités. Mais il est vrai que ce que nous pouvons apporter à l'histoire de l'art et je parle de l'histoire de l'art dans les musées de beaux-arts qui tend parfois vers une approche très théorique, ce sont les collections, le rapport à l'objet, le rapport à la matérialité qui sera abordé dans la table ronde suivante. En effet, je pense que cela est effectivement le fait que nos conservateurs sont aussi des chercheurs qui apportent cette spécificité du musée. Du coup, notre stratégie de recherche est basée sur les collections, organisée autour (rien de très original !), de trois grands axes de recherche. L'un est sur l'étude des collections, qui est un axe très fort de la recherche, puisque c'est celui qui guide toute la programmation du musée du Louvre, les expositions temporaires, les catalogues de collections, la définition des corpus d'études... Nous avons la chance d'avoir un établissement qui publie encore beaucoup ses collections, ce qui permet d'étudier de grands corpus de collections. Le deuxième axe est celui de l'étude des matériaux et techniques. J'ai été intéressée de voir le projet « Jade » de Fabienne de Pierrebouurg. Nous avons énormément de projets au musée du Louvre du même ordre, sur les techniques et les matériaux de nos collections, que nous faisons aussi avec le C2RMF et avec le LRMH et qui appliquent exactement les mêmes méthodes, notamment l'analyse de strontiums puisque nous avons un projet sur les albâtres médiévaux au musée du Louvre qui a exactement la même vocation de définir, par les analyses du matériau et de sa provenance, des écoles d'artistes, des provenances aussi de matériaux. C'est évidemment l'un des axes majeurs de la recherche que le musée du Louvre estime devoir mener. Un troisième axe concerne les études muséales : l'histoire du Louvre, de ses collections, de sa place dans l'histoire des musées, jusqu'à sa place dans les musées aujourd'hui... Parce que l'histoire du Louvre, c'est un peu l'histoire et l'actualité des musées un peu partout dans le monde. L'histoire du Louvre et de sa muséographie, de ses collections bien évidemment, est un axe sur lequel le musée travaille depuis longtemps, axe qui est aujourd'hui très renforcé par la politique du président-directeur actuel, incarné par exemple par la récente publication d'un ouvrage de référence, *Histoire du Louvre*<sup>1</sup>.

- 35 Pour conclure rapidement et revenir sur deux sujets qu'André a abordés tout à l'heure : j'ai parlé d'histoire de l'art, bien évidemment, mais le Louvre est aussi un grand musée d'archéologie. L'un de nos axes de recherche importants, ce sont les fouilles. Le musée du Louvre fait partie des grands musées qui fouillent à l'étranger, avec le CNRS ou d'autres partenaires. Nous avons des liens avec la Commission des fouilles du ministère des Affaires étrangères. Nous pilotons notamment des fouilles en Roumanie et en Bulgarie sur la question des colonies grecques en mer Noire, en Égypte bien évidemment avec la longue tradition du département, en Ouzbékistan également via le Département des arts de l'islam. Il est évident que la présence de l'archéologie, dans un musée comme le nôtre, comme axe de recherche fort et la présence d'archéologues est aussi un point important.
- 36 Même si depuis 1793, nous ne sommes pas toujours « à la page » au Louvre, il se trouve que nous sommes aujourd'hui particulièrement concernés, dans ce grand musée

d'archéologie, par ce qui peut se passer au Moyen-Orient. Nous avons l'une des plus grandes collections du monde d'antiquités orientales. L'an dernier, Jean-Luc Martinez<sup>2</sup> a remis un rapport au gouvernement portant sur la préservation et la part que la France peut apporter à la préservation du patrimoine en danger dans les pays en guerre. On parle de patrimoine, on parle aussi de nos collègues. La recherche au Louvre consiste aussi à accueillir le plus possible – c'est aussi un sujet sur lequel nous travaillons avec les universités franciliennes et l'INP – nos collègues syriens et irakiens notamment : la recherche en archéologie moyen-orientale consiste aussi à donner les moyens à nos collègues de survivre et de pouvoir continuer à travailler. M. Godelier a parlé de l'universalité des collections. Ce sont aussi leurs collections. Si nous voulons que ces professionnels de l'archéologie et des musées en particulier syriens et irakiens puissent continuer un jour et reprendre leur travail, c'est aussi l'un des axes importants, très actuels et à venir de la mission scientifique du Louvre.

**M. Guillaume LECOINTRE**

- 37 Les situations sont contrastées, puisque je ne suis pas conservateur. Je viens d'une institution qui gère aujourd'hui 68 millions de spécimens, le muséum national d'Histoire naturelle, qui accumule ces spécimens depuis 1635, mais qui n'est muséum national d'Histoire naturelle que depuis 1793. Dès le début, les missions sont les collections d'histoire naturelle, la recherche sur ces collections et la restitution des résultats de cette recherche directement sur les citoyens.
- 38 Nous, chercheurs du muséum national, sommes habitués à défendre âprement la texture particulière. C'est d'ailleurs le cahier des charges de cette table ronde : quelle est la texture particulière d'une recherche dans un musée ? Cela fait un moment que nous sommes habitués à défendre cela, puisque lorsque vous vous retrouvez dans des commissions nationales de l'ANR ou que vous défendez des dossiers pour les promotions des collègues à l'échelle nationale au ministère de la Recherche, autour de la table vous êtes le seul à être dans un musée et tous les autres autour sont des universitaires ou des gens du CNRS. Ils vous regardent d'un œil suspicieux, parce que vous gérez des collections et vous ne faites pas votre quota d'enseignement. Défendre la texture particulière de la recherche dans un musée nous y réfléchissons depuis un certain temps.
- 39 J'aimerais vous proposer trois propriétés afin de refléter la situation la plus générale possible sur la recherche particulière qui est faite dans les musées. La première est une épistémologie particulière de la comparaison. Vous allez me dire que toutes les sciences comparent. Je suis au CNRS, je prends un système A, je le modifie, il devient un système B dans des conditions X. Je fais la même manipulation du même système A dans la condition Y. Je fais un témoin négatif. Évidemment que je compare le système A par rapport à ce qu'il est devenu en B, et je compare également ce processus vis-à-vis du témoin négatif. Bien entendu que dans toute science nous comparons des situations. D'ailleurs, dans le cas que je viens de citer, vous aboutissez à une démarche hypothético-déductive où vous allez mettre en évidence une relation de cause à effet qui explique pourquoi A s'est transformé en B. Ce qu'il y a de particulier dans les musées, c'est que ce ne sont pas des objets en train d'être modifiés que l'on compare, ce sont des objets statiques. Dès lors, ce n'est pas véritablement l'hypothético-déduction qui est mobilisée, c'est davantage un raisonnement que l'on emprunte plus aux historiens qui est le raisonnement abductif. De la comparaison des objets statiques, vous allez inférer les conditions de l'histoire qui ont donné naissance au monde tel qu'il

est aujourd'hui. Le résultat, si les prémices sont vraies, est que la loi est vraie dans une hypothético-réduction où le résultat n'est pas négociable. Dans un raisonnement abductif, le résultat n'est que probable. Vous mettez les conditions en place, vous maximisez la cohérence des faisceaux de présomption ici devant vos yeux du présent pour inférer les conditions du passé qui ont donné naissance à ces faisceaux de présomption. La science de comparaison d'objets est une science qui s'apparente, si ce n'est d'ailleurs carrément une science de nature historique. La science dans les musées a cette texture particulière à l'égard d'un objet statique qui est le mode de raisonnement que l'on met en place et qui n'est pas toujours compris de nos collatéraux dans d'autres institutions. Nous avons du mal à le faire comprendre aussi dans les collèges et dans les lycées. Cela est vrai pour toute une gamme de collections. Je pense que cela doit avoir une portée assez générale.

- 40 La deuxième propriété particulière est : pourquoi a-t-on des collections ? Que nous les montrions au public ou que nous les gardions dans des réserves, ces collections sont tout de même des référentiels pour le langage. Lorsque l'on est dans un labex ou dans une COMUE, face à ses partenaires de COMUE, nous sommes obligés de dire : « Nous sommes un peu les dictionnaires du monde réel ». Pourquoi garde-t-on des objets dans des collections, si ce n'est que chaque objet est matériellement unique ? Que vous preniez un spécimen, un fossile, que vous preniez une pierre taillée, que vous preniez une parure ou un masque, chaque objet est unique. Évidemment, il a des petits frères et des objets apparentés, mais pour savoir ce quoi l'on parle dans le monde réel, il faut bien un moment où nos concepts soient associés à un objet qui lui sert de référence et que cette référence soit porte-nom. Nous ne pouvons pas faire de science si nous ne gérons pas les relations entre les mots, les concepts et les objets du monde matériel. La collection a aussi pour rôle de gérer ce tripode entre le concept, le mot et l'objet qui lui sert de référence dans le monde matériel. Sinon, vos concepts et vos mots flottent et vous ne savez pas de quoi l'on parle. Cela est une deuxième propriété essentielle de la recherche sur le musée. C'est une recherche qui malaxe en plein la gestion du nom que l'on associe à des objets matériels.
- 41 Pour finir, où ailleurs que dans un musée réfléchirait-on sur la façon dont on met en musée ? Maurice Godelier a dit : « On ne met pas une société en musée », mais l'on ne met pas non plus la biodiversité en musée, l'on ne met pas non plus les objets stellaires en musée. Le monde réel, quel que soit le niveau d'intégration où vous le regardez, est complexe. Une mise en musée est toujours un choix. Il s'agit d'un choix qui est fait par une science qui regarde le musée se mettre en musée lui-même, c'est-à-dire la muséologie. Où ailleurs que dans un musée ferait-on mieux de la muséologie ? Ces choix sont évidemment guidés par des enjeux culturels. Ce sont beaucoup plus que des enjeux scientifiques. S'agissant de la synergie entre science et collection, une collection ne vit véritablement que si l'on fait de la science dessus et la science qui se fait sur ces collections, qu'elle soit faite par des équipes en interne ou qu'elle soit faite en collaboration avec l'extérieur, permet de guider les stratégies d'implémentation, de préservation et d'augmentation de la collection. Une science sur collections est de la collection à vivre en ce sens qu'elle se maintient, mais elle s'agrandit grâce à la science qui se fait sur elle.
- 42 Ces trois propriétés sont particulièrement indiquées pour expliquer à nos collatéraux chercheurs qui ne travaillent pas sur les collections ce que l'on fait effectivement comme science dans les musées. Au muséum national, nous nous frottons un peu à la

diversité des objets, que l'on regarde les fruits de l'activité humaine, des fossiles, des plantes, y compris des collections vivantes. Toutes sortes d'objets sont soumis à ce prisme particulier que nous pratiquons dans les musées, ce prisme scientifique que nous pratiquons et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs.

**M. Frédéric KECK**

- 43 Pour lancer la discussion, je voudrais compliquer un peu cette opposition structurante entre le chercheur et le conservateur, qui suscite immédiatement des émotions et qui en appelle à son dépassement, en introduisant quelques autres acteurs du musée. D'abord, le commissaire d'exposition. Philippe Descola est chercheur statutaire, mais après tout, on peut dire que Lilian Thuram est chercheur quand il travaille avec Pascal Blanchard. Hervé Di Rosa est artiste et chercheur quand il fait une exposition sur les arts modestes. C'est une appréciation extrêmement large de la notion de chercheur, mais pourquoi pas si l'on veut étendre la notion. Un autre acteur est la direction des Publics, c'est-à-dire tous ceux qui font la médiation avec les publics. Le musée est un vecteur de diffusion de la recherche auprès des publics. Il ne s'agit pas seulement de cibler le public habituel des chercheurs qui lisent nos publications, qui viennent à nos colloques, qui vont jusqu'à acheter des catalogues à 50 euros, encore qu'un salaire de chercheur ne permette pas toujours d'acheter des catalogues à 50 euros, mais ce sont aussi 1,5 million de visiteurs qui viennent dans un musée comme le quai Branly. Rappelons également le succès du musée des Confluences, du musée des civilisations d'Europe et de Méditerranée. À la direction des publics ici au musée du quai Branly, nous avons par exemple un projet financé par l'Agence nationale de la Recherche pour un jeu sérieux transmédia et pervasif. Il consiste à construire un scénario qui va permettre de traverser les objets à travers des énigmes et en utilisant la réalité augmentée sur des applications de Smartphone. Ce jeu vise à réinsérer les objets du musée en quelque sorte dans l'espace de la ville, puisque les énigmes commencent quand on est à la Tour Eiffel ou dans le jardin. Il s'agit de replacer les collections dans l'espace urbain. Voilà un projet financé par l'Agence nationale et porté par la direction des Publics qui suscite notre intérêt au département de la Recherche car c'est une recherche avec le public. Je cite cet exemple un peu pour avoir votre réaction, mais aussi pour faire la transition avec les discussions suivantes que nous aurons, en particulier avec nos collègues étrangers, puisqu'une autre spécificité française est tout de même d'avoir une distinction entre Enseignement supérieur, Recherche et Éducation nationale. Ici, nous sommes sous la tutelle du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche comme si nous ne faisons pas de l'Éducation nationale. Nous le faisons, nous le verrons demain avec les ateliers nomades qui portent les collections et les chercheurs-conservateurs vers des publics empêchés, des publics de banlieue. Mais pourquoi faisons-nous en France cette distinction entre Enseignement supérieur et Éducation nationale alors que pour ce que j'en ai compris, l'équivalent de ce que nous faisons dans d'autres musées, je pense en particulier à des musées anglophones, s'appelle *éducation* ? C'est un peu un appel pour vous à réfléchir au-delà de cette opposition encore une fois structurante, à la fois épistémologique et institutionnelle, entre le chercheur et le conservateur, pour voir s'il y a aussi une conception un peu plus large que l'on pourrait avoir de la recherche.

**M. André DELPUECH**

- 44 À chaque fois revient l'opposition entre le chercheur et le conservateur. Je vous propose de dire que nous sommes tous des chercheurs : certains sont chargés de

recherche ou directeurs de recherche au CNRS, d'autres sont professeurs d'université, d'autres enfin sont conservateurs dans des musées ou ailleurs. Cela évitera toutes les ambiguïtés, parce que sinon, j'ai l'impression que l'on tourne en rond éternellement à considérer que les conservateurs seraient une espèce un peu à part. Au sein du ministère de la Culture, il y a des conservateurs du patrimoine dans le domaine de l'archéologie, des monuments historiques, de l'inventaire, des bibliothèques. C'est aussi un champ très large. Après, on est piégé par les mots. Les mots ont du coup quand même du sens et s'ancrent dans les idées. Un des enjeux fondamentaux, si l'on pense au passé, a été mis en place au musée d'ethnographie du Trocadéro, au musée de l'Homme, avec cette notion de musée-laboratoire défendue par Rivière et Rivet. Le musée du quai Branly est un nouveau modèle qui s'est mis en place en 2006 avec de fait une sorte de séparation avec le département de la Recherche et de l'enseignement et le département du patrimoine et des collections. On est dans un bilan des dix ans du musée et je considère que pour le moment cela n'a pas fonctionné comme cela aurait dû entre ces deux départements. Je trouve que globalement on est un peu dans deux univers parallèles avec une anthropologie éminemment respectable, mais parfois aussi que je qualifierai d'un peu « stratosphérique ». Alors qu'en tant que conservateurs-chercheurs, nous sommes souvent dans une anthropologie un peu plus les pieds sur terre puisqu'elle est ancrée dans les collections. L'enjeu pour nous, pour l'avenir, pour les nouveaux modes de fonctionnement de musée, c'est de réunir cette alliance qui me paraît aller de soi dans une recherche qui aujourd'hui ne peut être que collective. Méditons sur les relatifs échecs du passé des institutions précédentes pour voir comment l'on peut bâtir un nouveau musée du XXI<sup>e</sup> siècle.

#### **M. Denis CHEVALLIER**

- 45 Nous n'allons pas nier qu'il y a différentes façons de faire de la recherche dans un musée. Ma préoccupation est d'abord celle d'un musée de société, c'est-à-dire d'un musée qui a pour mission de donner à comprendre les sociétés contemporaines à un public qui est celui qui fréquente le musée. Pour donner à comprendre ces faits de société, pour donner des clés de lecture ou d'interprétation, il faut passer par un savoir. Ce savoir préexiste. Il n'est pas obligatoirement construit par le musée qui est loin d'être le seul acteur dans la production d'un savoir, mais le musée peut aussi contribuer à la production de ce savoir sur les sociétés d'aujourd'hui. C'est en tout cas notre position en tant que musée de société de l'Europe et de la Méditerranée. C'est évidemment quelque chose qui ne s'appliquerait pas à un musée d'Histoire naturelle ou à un musée d'archéologie qui, lui, fouille. Nous, nous ne fouillons pas, nous n'avons pas de collections archéologiques. Nous ne pensons pas en avoir de sitôt. Nous allons sur le terrain aujourd'hui pour conduire des enquêtes ethnographiques, technique à laquelle nos collègues conservateurs ne sont pas toujours formés. C'est la raison pour laquelle nous faisons appel à des chercheurs associés qui, eux, sont des docteurs formés à la recherche et qui viennent participer pour un temps à nos activités.
- 46 Dans un musée comme le nôtre, un musée d'ethnologie, les objets des collections ne peuvent pas être une fin en soi. Leur interprétation doit être nourrie par d'autres types de documents, notamment des éléments immatériels, films, photographies, témoignages qui vont les accompagner et leur donner du sens.

#### **M. Guillaume LECOINTRE**

- 47 Vous n'avez pas la notion de type, mais si en biologie ou en paléontologie vous avez la notion de type porte-nom, la collection est une fin en soi, c'est-à-dire qu'elle fonctionne

comme un dictionnaire de la nature. Sans un référentiel porte-nom, vos espèces ne vous attendent pas pour bouger. Vous retournez au même endroit 100 ans après, l'insecte n'est plus là où il a évolué et vous ne savez même plus si ce que vous regardez est ce qu'avait regardé votre prédécesseur. Il y a effectivement des cas de figure où les collections ont une fonction intrinsèque et il y a des cas de figure où elles seraient peut-être au service d'autre chose.

**M. Denis CHEVALLIER**

- 48 Je reprends la phrase de Maurice Godelier : les sociétés ne se mettent pas dans des collections. Les collections ne peuvent pas englober des sociétés, elles peuvent simplement en donner des parcelles.

**M. Guillaume LECOINTRE**

- 49 C'est également vrai pour la biodiversité. Vous ne mettez pas la biodiversité en collection même avec 68 millions de spécimens. Même si nous sommes le troisième musée du monde en nombre de spécimens, nous savons très bien que 80 % de la biodiversité reste à découvrir. Nous sommes par exemple en train de découvrir le monde viral dans le monde marin. Des papiers sont publiés à ce sujet, c'est démentiel. La moitié de ce que vous sortez d'un chalut du Pacifique ouest en masse n'est pas décrit par la science. La biodiversité ne se met donc pas non plus en collections. Par contre, pour arriver à en parler, la collection a une fonction spécifique et s'incrémente pour elle-même. Elle comporte des individus dont vous avez besoin de calibrer les noms. Sinon, on ne sait plus de quoi on parle.

**Mme Anne-Solène ROLLAND**

- 50 Nous sommes quatre exemples intéressants. En dix minutes, nous avons peut-être dit des choses un peu rapides, mais nos disciplines sont très différentes. Pour aller dans le sens des propos tenus par Denis Chevallier, y compris au Louvre, qui couvre un champ extrêmement large, l'on voit bien que lorsque l'on parle de recherche au département archéologie et au département moderne qui sont des historiens d'art, rien que là nous sommes dans deux mondes, deux histoires disciplinaires extrêmement différentes, des liens avec la recherche et avec les partenaires académiques beaucoup plus forts et naturels du côté des archéologues, puisque l'archéologie a une histoire très collective. Les historiens de l'art conservateurs ont un rapport plus compliqué avec leurs homologues de l'université. Il y a donc aussi des nuances énormes selon la discipline et l'histoire de la discipline et selon l'histoire de nos institutions. Je parlais au départ d'histoire statutaire, ce n'est jamais négligeable en France et cela ne l'est jamais en particulier dans un musée comme celui que je représente.

*Pause*

---

## NOTES

1. Bresc, Fonkenell (dir.), *Histoire du Louvre*, Fayard-Louvre éditions, 2016

2. Jean-Luc Martinez, *Cinquante propositions françaises pour protéger le patrimoine de l'humanité. Rapport au Président de la République sur la protection du patrimoine en situation de conflit armé*, Novembre 2015, <http://www.elysee.fr/assets/Uploads/Cinquante-propositions-francaises-pour-protéger-le-patrimoine-de-lhumanite.pdf>

---

## AUTEURS

### FRÉDÉRIC KECK

Directeur du département de la recherche et de l'enseignement, musée du quai Branly-Jacques Chirac

### ANDRÉ DELPUECH

Conservateur général du patrimoine, responsable de l'unité patrimoniale des collectivités des Amériques, musée du quai Branly-Jacques Chirac

### DENIS CHEVALLIER

Conservateur général, responsable du département recherche et enseignement, MUCEM

### ANNE-SOLÈNE ROLLAND

Conservatrice du patrimoine, direction de la recherche et des collections, musée du Louvre

### GUILLAUME LECOINTRE

Directeur du département « Systématique et évolution », musée national d'Histoire naturelle